

## Écrire à la rencontre de soi et des autres, une entrevue avec Véronique Sylvain

Par Jean-Sébastien Ménard

Le 17 décembre 2021, j'ai eu la chance de discuter avec Véronique Sylvain, autrice du recueil *Premier quart*<sup>1</sup>, publié aux Éditions Prise de Parole et grâce auquel elle a remporté, en 2020, le Prix de poésie Trillium<sup>2</sup> ainsi que le Prix du livre d'Ottawa<sup>3</sup> et, en 2021, le Prix Champlain<sup>4</sup> et le Prix Émergence AAOF<sup>5</sup>.

**Véronique Sylvain, pouvez-vous nous parler de votre parcours d'écrivaine ? Comment en êtes-vous venue à l'écriture ?**

J'ai toujours eu un intérêt pour raconter des histoires et pour en créer. Déjà, lorsque j'étais enfant, je lisais beaucoup. Au secondaire, je jouais beaucoup de musique, je chantais et j'écrivais des textes de chansons. Vers la fin de mes études secondaires, j'ai suivi un cours de littérature

---

<sup>1</sup> Véronique Sylvain, *Premier quart*, Sudbury, Prise de parole, 2019.

<sup>2</sup> Le Prix de poésie Trillium est décerné tous les deux ans. Il vise à récompenser les écrivains et écrivains d'expression française de l'Ontario et leurs éditeurs. Voir <https://ontariocreates.ca/fr/our-sectors/book/trillium-book-award/trillium-winners>

<sup>3</sup> Ce prix est remis à un auteur ou à une autrice résidant à Ottawa. Il vise à récompenser les auteurs et les autrices des meilleurs livres parus au cours d'une année. Voir <https://ottawa.ca/fr/arts-patrimoine-et-evenements/programmes-et-prix-culturels-professionnels/prix-du-livre-dottawa#:~:text=Les%20Prix%20du%20livre%20d%E2%80%99Ottawa%20reconnaissent%20les%20C5%93uvres,1%20000%20%24.%20Les%20soumissions%20admissibles%20doivent%20%3A>

<sup>4</sup> Ce prix a pour but de « promouvoir et de mettre en valeur la vitalité et la qualité de l'activité littéraire dans l'ensemble des communautés de langue française au Canada. » Voir <https://refc.ca/initiatives/prix-champlain/>

<sup>5</sup> Ce prix est remis « à un auteur ou une autrice émergent.e, en début de carrière, qui en est à la publication de son premier ou second ouvrage destiné aux adultes ». Voir <https://aaof.ca/services/je-suis/membre-agree-e-ou-honoraire/prix-emergence-de-aaof/#:~:text=Le%20Prix%20Litt%C3%A9raire%20%C3%89mergence%20AAOF%20est%20financ%C3%A9%20par,son%20premier%20ou%20second%20ouvrage%20destin%C3%A9%20aux%20adultes.>

française où l'on a fait un survol de ce qui s'est fait depuis l'antiquité. C'était très général, mais ça m'a donné le goût d'étudier en littérature. J'ai donc fait mon baccalauréat dans ce domaine à l'Université Laurentienne, à Sudbury. Durant mes études, j'ai été très militante en tant que Franco-Ontarienne et j'ai lu beaucoup de productions de l'Ontario français, dont les recueils de Patrice Desbiens<sup>6</sup>. En le lisant, moi qui viens du Nord de l'Ontario, de Kapuskasing, alors que lui vient de Timmins, ville qui est située à deux heures de chez moi, j'ai réalisé qu'on pouvait venir du Nord de l'Ontario, écrire de la poésie et que ça pouvait être beau. À l'époque, j'avais un peu un complexe d'infériorité (qui s'est un peu éteint avec le temps) et je pensais que parce que j'étais une Franco-Ontarienne du Nord, ce que j'écrivais n'intéresserait personne. En lisant de plus en plus de poètes, d'écrivaines et d'écrivains franco-ontariens, dont Patrice Desbiens et Jean Marc Dalpé<sup>7</sup>, en découvrant davantage le milieu culturel et artistique franco-ontarien, j'ai eu envie d'en faire partie. Aujourd'hui, je suis heureuse de dire que c'est chose faite. C'est un milieu qui m'a vu naître comme Franco-Ontarienne engagée et, par la suite, comme autrice. Je pense que cela, ce sont mes études à Sudbury, puis à Ottawa, où j'ai fait une maîtrise en lettres françaises, qui me l'ont permis.



*Photo de Mathieu Girard, Studio Versa*

Ma maîtrise, au départ, je voulais la faire en création littéraire, puis j'ai changé d'avis. Il y avait encore des trucs que je voulais vivre, des voyages que je voulais faire et, pour tout dire, ça m'intimidait d'écrire de la poésie et d'ensuite avoir une note là-dessus, qu'il y ait un comité qui évalue ma thèse de création. Je me suis dit que si un jour je publiais, ce serait à l'éditeur de faire ce travail.

---

<sup>6</sup> Poète franco-ontarien. Voir <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/patrice-desbiens>

<sup>7</sup> Écrivain franco-ontarien. Voir <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/dalpe-jean-marc>

J'ai toujours été intéressée par l'écriture et par la littérature. Avec mes études universitaires, j'ai continué à nourrir cette passion.

**Pouvez-vous nous parler de votre maîtrise en lettres françaises que vous avez faite à l'Université d'Ottawa et qui portait sur les représentations du Nord dans la poésie franco-ontarienne ?**

Quand j'étais plus jeune, j'ai découvert la poésie de Patrice Desbiens qui parle beaucoup du Nord. Par la suite, en m'intéressant à la chanson franco-ontarienne, je me suis rendu compte que le Nord était aussi très présent dans les textes d'auteurs et d'autrices franco-ontariennes qui ont été mis en musique, comme ceux de Robert Dickson<sup>8</sup>. À la fin du baccalauréat, j'ai fait un travail de synthèse, un mémoire de spécialisation, qui portait sur ce sujet. J'ai étudié comment le Nord était décrit dans les chansons.

À la maîtrise, au départ, je pensais faire un truc en création littéraire. Je voulais écrire des poèmes imprégnés du Nord, mais je me suis ravisée, pour les raisons nommées précédemment, et j'ai décidé d'étudier la représentation du Nord chez des poètes franco-ontariens. Cela m'a aidée par la suite dans mon travail d'autrice. En me basant sur des recherches de Daniel Chartier<sup>9</sup>, spécialiste de la littérature nordique, j'ai fait une grille d'analyse pour la littérature franco-ontarienne. J'ai analysé le recueil *décalage*<sup>10</sup>, de Patrice Desbiens, où il parle de la Rencontre internationale Jack Kerouac<sup>11</sup> et du Nord de son enfance, et je l'ai comparé à la poésie de Pierre Albert<sup>12</sup>, poète un peu moins connu qui a publié quelques recueils aux Éditions du Nordir, maison qui a été fondée à Hearst, dans le Nord de l'Ontario, et chez Prise de parole. Dans la poésie de ce dernier, le Nord est plus forestier et plus rural que le Nord que l'on retrouve dans la poésie de Patrice Desbiens, qui est plus urbain et plus ancré dans le milieu franco-ontarien.

---

<sup>8</sup> Poète et traducteur franco-ontarien. Voir [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/robert-dickson?gclid=EAlaIQobChMIzZ2Gglqv9QIV2zizAB0j2wPVEAAAYASAAEgI9sPD\\_BwE](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/robert-dickson?gclid=EAlaIQobChMIzZ2Gglqv9QIV2zizAB0j2wPVEAAAYASAAEgI9sPD_BwE)

<sup>9</sup> Voir <https://nord.ugam.ca/personne/daniel-chartier>

<sup>10</sup> Patrice Desbiens, *décalage [Decalaz]*, Sudbury, Prise de parole, 2008.

<sup>11</sup> Cette rencontre a eu lieu à Québec en 1987. Elle réunissait entre autres les poètes Patrice Desbiens, Gérald Leblanc, Herménégilde Chiasson, Victor-Lévy Beaulieu, Lucien Francoeur, Lawrence Ferlinghetti et Allen Ginsberg.

<sup>12</sup> Parmi ses recueils, notons *L'espace éclaté* (Prise de parole, 1988), *Le silence des dieux* (Nordir, 1990) et *Le dernier des Franco-Ontariens* (Prise de parole, 1992).

J'ai lu beaucoup de productions poétiques franco-ontariennes, dont celles de Myriam Legault<sup>13</sup>, de Daniel Aubin<sup>14</sup>, de Sonia Lamontagne<sup>15</sup> et de Guy Lizotte<sup>16</sup>, qui ont écrit sur le Nord. Mon directeur de thèse, Robert Yergeau<sup>17</sup>, m'a souvent dit qu'avant d'écrire de la poésie, il faut lire et relire des poètes. Ces lectures m'ont donc nourrie et inspirée, par la suite, en tant qu'autrice.

### **Est-ce qu'il y a des auteurs et des autrices qui vous ont marquée davantage ?**

J'ai découvert l'œuvre d'Anne Hébert à la fin du secondaire, lorsque l'on nous a fait lire *Héloïse*<sup>18</sup>, que je recommande fortement. Par la suite, j'ai lu *Kamouraska*<sup>19</sup> et sa poésie, dont *Le tombeau des rois*<sup>20</sup>. À ce jour, c'est encore l'une de mes autrices québécoises favorites. J'aime aussi beaucoup Marie Uguay<sup>21</sup>, que j'ai découverte quand j'étais à la maîtrise, grâce à Robert Yergeau, qui était un amoureux de sa poésie. J'aime également des auteurs comme Jean Marc Dalpé, Patrice Desbiens, dont j'ai pratiquement lu tous les recueils, et Robert Dickson, qui m'a influencée dans ma poésie. D'ailleurs, dans mon deuxième recueil de poésie, sur lequel je travaille en ce moment, je me permets de faire de l'intertextualité avec l'œuvre de cet auteur. J'ai ainsi repris l'un de ses textes où il parle des dynamites que l'on entend lorsque les mineurs travaillent à Sudbury et je l'utilise en écho à ce que j'écris. J'aime aussi beaucoup la poésie acadienne, dont celle de Gérald Leblanc<sup>22</sup>, de Gabriel Robichaud<sup>23</sup>, de Jonathan Roy<sup>24</sup> et de Mo Bolduc<sup>25</sup>. J'ai également des coups de cœur de

---

<sup>13</sup> Elle est l'autrice, entre autres, du roman *À grandes gorgées de poussières*, paru chez Prise de parole en 2009.

<sup>14</sup> Il est l'auteur, entre autres, du recueil *Plasticité* (Prise de parole, 2004).

<sup>15</sup> Elle a notamment écrit *À tire d'ailes* (Prise de parole, 2011). Elle est aussi connue sous le nom de Sonia-Sophie Courdeau.

<sup>16</sup> Il est l'auteur de *Reprises* (Prise de parole, 2002).

<sup>17</sup> Voir <http://www.litterature.org/recherche/ecrivains/yergeau-robert-750/>

<sup>18</sup> Anne Hébert, *Héloïse*, Paris, Seuil, 1980.

<sup>19</sup> Anne Hébert, *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>20</sup> Ce recueil a d'abord été publié à compte d'auteur en 1953. Il fut ensuite repris dans *Poèmes*, recueil publié à Paris, au Seuil, en 1960. Voir <https://anne-hebert.com/cinquantenaire-du-tombeau-des-rois/>

<sup>21</sup> Voir <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/marie-uguay>

<sup>22</sup> Poète et éditeur acadien. Il a notamment écrit *Moncton Mantra* (Prise de parole, 1997), *Éloge du chiac* (Perce-Neige, 1995) et *Géomancie* (L'interligne, 2003). Pour en savoir plus à son sujet, voir [https://www.onf.ca/film/extreme\\_frontiere\\_loeuvre\\_poetique\\_gerald\\_leblanc/](https://www.onf.ca/film/extreme_frontiere_loeuvre_poetique_gerald_leblanc/)

<sup>23</sup> Auteur, entre autres, de *Acadie Road* (Perce-Neige, 2018) et *Crowbar* (Perce-Neige, 2021).

<sup>24</sup> Auteur, entre autres, de *Savèches à fragmentation* (Perce-Neige, 2019).

<sup>25</sup> Parmi ses œuvres, notons *Matin Onguent* (Perce-Neige, 2021).

temps en temps. Je suis une personne curieuse. J'aime découvrir, redécouvrir et encourager de nouveaux auteurs et de nouvelles autrices.

**Vous êtes autrice chez Prise de parole et éditrice aux Éditions David<sup>26</sup>. Est-ce que votre travail d'éditrice change votre rapport à la lecture ?**

Ça fait presque huit ans que je suis aux Éditions David. Dans les premières années, je lisais les manuscrits poétiques que l'on recevait. Avec le temps, je me suis aperçu que cela me prenait beaucoup d'énergie et de temps. Je suis responsable des communications et de la promotion aux Éditions David. On est une petite équipe, on touche un peu à tout. Lorsque je fais de l'édition, maintenant, c'est pour des projets spéciaux. Par exemple, on organise des concours d'écriture dans le milieu franco-ontarien. Il y a un recueil qui vient de paraître, qui s'intitule *Histoires d'immigration*, qui est le résultat d'un concours d'écriture que les Éditions David ont lancé en janvier 2021 où « les nouveaux arrivants, les personnes issues de l'immigration, comme les gens de la communauté d'accueil [étaient invités] à partager leur expérience liée à l'immigration<sup>27</sup> ». C'est un projet que j'ai coordonné et que j'ai co-édité.

Je suis méticuleuse. J'ai toujours eu le souci du détail et des mots. C'est une qualité chez moi. Je me rends toutefois compte que chez mes collègues, dont chez celui qui est directeur littéraire, cela est encore plus fort, une virgule peut tout changer. J'ai beaucoup appris grâce à eux. Quand je lis, maintenant, j'ai plus de difficulté, en français, à ne pas poser un regard d'éditrice sur ce que je lis. Peu importe si l'édition est impeccable ou non, je ne peux pas faire autrement que lire et me questionner sur les choix d'édition, ce que je ne fais pas lorsque je lis en anglais. Depuis quelques années, pour le plaisir, je vais un peu plus lire en anglais. Je me détache alors davantage du texte.

Je suis contente de travailler dans le milieu de l'édition. Les voyages et les rencontres faites dans le cadre de mon travail (avec les auteurs, les autrices, les éditeurs, les éditrices, les lecteurs et les lectrices), lors des salons du livre, notamment, me nourrissent dans mon travail d'autrice. Je suis

---

<sup>26</sup> Voir <https://editionsdavid.com/>

<sup>27</sup> Voir <https://editionsdavid.com/histoires-dimmigration/>

chanceuse de travailler dans l'édition. C'est un milieu que j'adore et dans lequel je m'épanouis beaucoup.

**Est-ce que vous pouvez nous parler davantage du milieu de l'édition en Ontario, de l'importance d'avoir des maisons d'édition comme les Éditions David et Prise de parole, par exemple, pour assurer une visibilité et un rayonnement à la littérature d'expression française de l'Ontario et du Canada francophone ?**

Il n'y a pas beaucoup d'éditeurs en Ontario français. Il y en a même qui ont fermé leurs portes. Les Éditions L'Interligne, à un moment, publiaient de la littérature jeunesse. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Or, c'est avec la littérature jeunesse que l'on forme les lecteurs et les lectrices de demain. Aux Éditions David, on publie des romans pour adolescents, pour adolescentes et pour adultes et on publie des livres jeunesse parce qu'on veut former les lecteurs et les lectrices de demain.

Une littérature peut facilement disparaître. C'est important de la nourrir. Comme on est en milieu minoritaire, on est plus fragile. Si une littérature disparaît, une culture peut disparaître aussi. Les maisons d'édition sont importantes, comme les librairies. En Ontario, il n'y a pas beaucoup de librairies indépendantes francophones. À Ottawa, il y a la Librairie du Soleil<sup>28</sup> et la Librairie Le coin du livre<sup>29</sup>. Dans le sud de l'Ontario, on a déjà eu la librairie Mosaïque<sup>30</sup>. À Sudbury, il y en a eu une qui a fermé ses portes. Il y en aura une nouvelle au printemps prochain avec l'ouverture de la Place des Arts<sup>31</sup>. Il y a une librairie<sup>32</sup> à Hearst qui va bientôt fermer ses portes. Ce n'est pas parce que les gens ne lisent pas, mais bien parce qu'il n'y a pas de relève. C'est important d'avoir une relève, et cela, tant pour les librairies que pour les maisons d'édition. Or, ce n'est pas toujours le cas. Travailler dans un milieu où l'anglais est omniprésent pour une maison d'édition francophone, c'est une forme de résistance et de résilience, tout comme le fait d'écrire en français. C'est une manière de s'engager et de faire vivre et rayonner la langue française.

---

<sup>28</sup> Voir <https://www.alq.qc.ca/librairies/dusoleil2alq/>

<sup>29</sup> Voir <https://coindulivre.ca/>

<sup>30</sup> Voir <https://onfr.tfo.org/la-librairie-francophone-de-toronto-menacee-de-fermeture/>

<sup>31</sup> Voir <https://maplacedesarts.ca/>

<sup>32</sup> Voir <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1848422/librairie-le-nord-hearst-omer-cantin-ferme-ses-portes>

**L'éducation en français, en Ontario, n'a pas toujours été quelque chose qui allait de soi<sup>33</sup>.  
Pouvez-vous nous parler de ça, en faisant écho notamment à la décision du gouvernement de  
Doug Ford, en 2018, d'abolir l'Université de l'Ontario français et à ce qui s'est déroulé il y a  
quelque temps à l'Université Laurentienne, où 28 programmes en français ont été éliminés  
parce que pas assez « rentables » ?**

Je suis originaire du Nord de l'Ontario. Si je voulais rester près de chez moi, j'avais le choix d'aller étudier à l'Université de Hearst<sup>34</sup> ou à l'Université Laurentienne<sup>35</sup>. Autrement, il y avait Ottawa ou Toronto, en Ontario. Dans mon recueil, je dis que le Nord se vide et c'est vrai. Plusieurs personnes, après avoir étudié dans le Nord, ne retournent pas dans leur ville ou village d'origine.

Personnellement, je suis venue à Ottawa pour faire ma maîtrise, puis je suis restée dans cette ville. Avec tous les programmes qui ont été coupés à l'Université Laurentienne, cela fait en sorte que les gens du Nord ont encore moins de choix et peuvent décider d'aller étudier en anglais, choix que beaucoup de francophones font déjà, ou encore, ils peuvent décider d'aller étudier au Québec. Avoir moins de choix ne freine pas l'exode, bien au contraire. Quant à l'Université de l'Ontario français<sup>36</sup>, au-delà de ce qui s'est passé avec le gouvernement Ford, elle offre des programmes qui ne s'offrent pas ailleurs, sans reprendre les programmes d'humanités, de sciences sociales et d'arts qui ont été coupés à l'Université Laurentienne.

C'est à l'Université Laurentienne, à Sudbury, que j'ai pris conscience de ma situation linguistique et que j'ai découvert la littérature et la culture franco-ontariennes. Il y avait une proximité avec les professeur(e)s. Dans mon programme de lettres, il y avait des cours de littérature franco-ontarienne (par exemple, poésie et roman en Ontario français, spectacle en Ontario français). Ça nous ouvrait à l'Ontario français.

---

<sup>33</sup> Voir <https://aladecouverte.aefo.on.ca/insertion-professionnelle/enseigner-en-ontario/l-education-de-langue-francaise-en-ontario>

<sup>34</sup> Voir <http://www.uhearst.ca/>

<sup>35</sup> Voir <https://laurentienne.ca/>

<sup>36</sup> Voir <https://uontario.ca/>

**Pouvez-vous nous parler de la chanson franco-ontarienne ? Qui sont les artistes qui la font, cette chanson ? On pense à Damien Robitaille<sup>37</sup>, mais il y en a d'autres...**

Damien était surtout connu en Ontario, au départ. Il est vraiment extraordinaire. Il y a beaucoup d'artistes franco-ontariens et franco-ontariennes extraordinaires. Damien a choisi de s'exiler, mais ce n'est pas le cas de tous les artistes. Je pense au groupe LGS (le groupe Swing)<sup>38</sup>, notamment. Le fondateur de ce groupe, Michel Bénac vit encore à Ottawa.

Quand j'étais au secondaire, je participais aux Jeux franco-ontariens<sup>39</sup>, dans le volet « chanson et musique ». C'est là que j'ai découvert beaucoup d'artistes franco-ontariens et franco-ontariennes qui sont restées<sup>40</sup> en Ontario par la suite et qui ne font pas ça à temps plein. Je pense à Serge Monette<sup>41</sup>, entre autres, qui est originaire de Sudbury. C'est un artiste folk qui collabore souvent avec des poètes, des auteurs et des autrices de l'Ontario français. Il est aussi enseignant de musique dans une école secondaire. Il y a Jean-Marc Lalonde<sup>42</sup>, également, qui est fondateur du groupe folklorique Deux Saisons<sup>43</sup> et enseignant. J'aime aussi beaucoup Cindy Doire<sup>44</sup>, qui a notamment mis en musique des textes de Patrice Desbiens, Éric Dubeau<sup>45</sup>, qui est originaire du même coin que Damien Robitaille (Penetanguishene, en Huronie), Konflikt Dramatik<sup>46</sup>, un groupe de Sudbury, maintenant basé à Montréal, que j'ai beaucoup aimé et suivi, et Robert Paquette<sup>47</sup>, chanteur folk qui a été assez connu dans les années 1970. Il y en a encore plein d'autres. Il y a beaucoup d'artistes qui vont à Montréal afin de se faire connaître et de faire carrière.

Normalement, chaque année, je vais au festival franco-ontarien<sup>48</sup>. Avec la pandémie, c'est un peu

---

<sup>37</sup> Voir

<https://www.cegepmontpetit.ca/static/uploaded/Files/Cegep/Centre%20de%20reference/Le%20français%20saffiche/Valorisation/Chroniques/Mars2018/Une-entrevue-avec-Damien-Robitaille.pdf>

<sup>38</sup> Voir <https://lgsband.com/biographie/>

<sup>39</sup> Voir <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1101461/jeux-franco-ontariens-histoire-identite-appartenance-equipe>

<sup>40</sup> L'accord de proximité est ici utilisé.

<sup>41</sup> Voir <https://ontarioindependentmusicarchive.ca/en/artist/serge-monette>

<sup>42</sup> Voir <https://ottawagrassrootsfestival.com/performer/jean-marc-lalonde/>

<sup>43</sup> Voir <http://www.apcm.ca/boutique/deux-saisons/>

<sup>44</sup> Voir <http://cindydoire.com/>

<sup>45</sup> Voir <http://ericdubeau.com/>

<sup>46</sup> Voir <https://ontario400.ca/400jours/konflikt-dramatik/>

<sup>47</sup> Voir <https://www.robertpaquette.ca/>

<sup>48</sup> Voir <https://ffo.ca/>



plus difficile. Aussi, chaque année, il y a les prix Trille Or<sup>49</sup> qui sont remis à des artistes franco-canadiens et franco-canadiennes. Il y a aussi des événements comme Contact ontariois<sup>50</sup>. La scène musicale et artistique francophone est très vivante en Ontario.

**Vivre en Ontario, c'est aussi côtoyer l'anglais. Vous disiez tout à l'heure lire en anglais différemment qu'en français. Pouvez-vous nous parler de votre rapport au français, de votre rapport à l'anglais et de la dualité entre les deux ? Est-ce que de connaître ces deux langues est un avantage, un risque ou un danger ?**

C'est un sujet qui me tient beaucoup à cœur. Mon père vient du Bas-Saint-Laurent et ma mère, du Nord de l'Ontario. Ce sont de fiers francophones. Chez nous, on regardait rarement la télévision en anglais. Lorsque l'on disait un mot en anglais, ma mère nous disait qu'elle ne comprenait pas. Jamais je n'ai parlé en anglais avec mon frère et mes sœurs. À l'école, on se parlait toujours en français, et cela, même dans les cours d'anglais. J'ai appris l'anglais quand j'avais environ quatre ans, mais ça m'a pris du temps avant de la voir comme une belle langue. C'était la langue de l'Autre et je la voyais un peu comme une menace. Mes parents sont des amoureux de la langue française, comme moi. Ils nous ont transmis ça. Il y avait aussi cette idée que pour aimer le français, il ne faut pas trop parler anglais. Mes parents me disaient toujours que l'anglais, ça ne s'apprend pas, ça s'attrape. Il faut dire que le fait français est plus fragile en Ontario qu'au Québec. C'est lorsque je suis arrivée à Sudbury que je me suis rendu compte de la richesse d'être bilingue. Au départ, j'étais très anxieuse à l'idée de parler anglais parce que je n'étais pas habituée de le faire, venant d'un milieu très francophone. Certains de mes amis et certaines de mes amies de Sudbury croyaient même que je ne parlais pas cette langue. Maintenant, je peux dire qu'il m'arrive même de penser en français et en anglais. Je peux avoir des conversations autant en français qu'en anglais et passer d'une langue à l'autre. J'écris plus facilement en français qu'en anglais, mais parfois, selon l'émotion, ça peut sortir en anglais. Plus jeune, jamais je n'aurais pensé que ça m'arriverait un jour. La langue avec laquelle j'ai le plus d'aisance reste le français, ma langue maternelle.

---

<sup>49</sup> Voir <http://www.apcm.ca/trille-or/#/artists/alphabetical>

<sup>50</sup> Voir <http://reseauontario.ca/fr/contact-ontariois/>

En fait, les langues, que ce soit l'anglais ou l'espagnol — j'ai habité au Mexique pendant quelque temps —, peu importe si je les maîtrise ou non, me nourrissent beaucoup. J'aime la mixité et les influences entre les langues. Aujourd'hui, je ne vois plus l'anglais comme une menace. Je suis fière d'être bilingue. Ce que je vois comme une menace, c'est le gouvernement conservateur de Doug Ford...

**Qu'est-ce que le français pour vous ? Quel est votre rapport à la langue française ?**

Le français, c'est ma langue maternelle. Mon rapport à cette langue est lié au milieu d'où je viens, dans lequel j'ai vécu, à ce qu'on m'a légué, aux chansons que mon père m'a fait découvrir, dont celles de Gilles Vigneault<sup>51</sup>. En pensant au français, spontanément, je pense à mon enfance.

La langue française, c'est une langue magnifique qu'on redécouvre chaque semaine, surtout quand on travaille dans le milieu de l'édition. C'est une langue remplie de surprises. C'est une langue que j'aime. Je suis chanceuse de travailler

en français, de travailler dans le domaine de l'édition et d'écrire en français. Une façon de préserver la langue, c'est d'en faire la promotion, de la lire et de l'écrire.



*Photo de Mireille Messier*

**Le français est au cœur de votre quotidien, au cœur de votre création, de votre travail et de votre identité.**

Pour moi, ce serait difficile d'habiter dans un milieu uniquement anglophone. J'ai besoin de vivre en français.

---

<sup>51</sup> Voir <https://gillesvigneault.com/>

**Par rapport à la langue française, quels conseils donneriez-vous aux étudiants et aux étudiantes qui sont parfois attiré(e)s par l'anglais, croyant que l'anglais va leur ouvrir davantage de portes, et cela, même en milieu majoritaire francophone ?**

C'est correct de lire en anglais et de consommer de la culture anglaise ou américaine, mais il faut aussi consommer de la culture québécoise, franco-ontarienne et franco-canadienne. C'est lorsque l'on arrête d'en consommer, que l'on arrête de lire en français, par exemple, qu'on perd une partie de notre identité. C'est important d'être curieux.

Si l'on pense à Patrice Desbiens, il écrit en français et en anglais. Dans sa poésie en français, il y a plein de références à la culture américaine. C'est bon d'avoir cette curiosité. Il faut se rappeler aussi qu'il y a plein de bonnes choses qui se font en français.

**Est-ce que vous êtes optimiste par rapport à l'avenir du français ?**

Mon père est un éternel optimiste. De mon côté, je suis optimiste, mais aussi réaliste. On parlait précédemment de ce qui s'est passé avec le gouvernement conservateur de Doug Ford. Dans le milieu où je travaille, cela est angoissant parce qu'il y a toujours cette peur que le gouvernement va couper dans les milieux artistiques et culturels et au niveau de la langue française. Quand il y a des coupes, c'est souvent au niveau des services en français. Ces jours-ci, c'est le milieu postsecondaire qui inquiète. Les jeunes ont moins d'options s'ils veulent étudier en français. Cela dit, je travaille dans une maison d'édition qui va bien et qui est assez solide. J'ai confiance, mais les gouvernements conservateurs nous font quand même peur.

**Ottawa semble être une ville dynamique sur le plan culturel. Il y a beaucoup d'auteurs et d'autrices, dont vous, qui habitent cette ville. Est-ce une fausse impression ou est-ce juste ?**

À Ottawa, les gens viennent de partout. Ils viennent du Québec, de l'ouest du Canada, de l'Ontario, de l'Acadie... C'est multiculturel aussi. C'est la capitale fédérale.

À un certain moment, je trouvais qu'Ottawa était une ville de passage. Ça l'est encore pour beaucoup. Moi-même, au départ, je pensais repartir après mes études. Cela dit, il y a une scène

littéraire active à Ottawa. Il y a le théâtre du Centre national des arts<sup>52</sup> et celui de la Nouvelle Scène<sup>53</sup>. Le fait que je puisse vivre et travailler en français m'encourage, en tant que francophone, à rester ici. Je trouve important de vivre dans un milieu où ça bouge culturellement et artistiquement. C'est peut-être pour cela qu'il y a plusieurs personnes qui décident de rester à Ottawa.

**Parlons de votre écriture. Écrivez-vous tous les jours ? Avez-vous des rituels d'écriture ? Si oui, lesquels ? Réécrivez-vous beaucoup vos textes ?**

L'été dernier, j'ai fait une résidence d'écriture d'un mois à la Maison de la littérature<sup>54</sup>, à Québec. C'est là que j'ai le plus écrit.

Avec une amie, j'ai créé un groupe d'autrices. On se rencontre pour parler d'écriture, au moins une fois par mois. Aussi, quand j'ai une idée, je la note dans mon téléphone ou ailleurs. Si je ne le fais pas, si je ne prends pas le temps de le faire, je ressens une sorte de vide. Il y a des périodes où j'écris chaque jour. Ça ne veut pas dire que je vais me servir de tout ce que j'écris, mais, au moins, je laisse un peu aller la machine. Pour ce qui est de la réécriture, ça dépend des projets.

**Pour écrire, est-ce que ça vous prend un projet de départ, avec des lignes directrices, ou est-ce en cours d'écriture qu'émerge le projet ?**

Parfois, j'ai l'impression que certains sujets s'imposent et viennent vers moi. Il y a des poèmes, dans *Premier quart*, qui se passent dans le Nord et d'autres, dans le Bas-Saint-Laurent. Mon père vient de Rivière-du-Loup, alors ce territoire fait aussi partie de mon enfance. Je savais que mon recueil serait identitaire. Je voulais écrire sur le Nord et sur le milieu d'où je viens. Pour moi, ça allait de soi.

Je me laisse aussi surprendre par le processus d'écriture. Il y a des trucs que j'écris çà et là qui finissent par former un tout et d'autres textes que je laisse reposer et que je vais peut-être

---

<sup>52</sup> Voir <https://nac-cna.ca/fr/theatrefrançais>

<sup>53</sup> Voir <https://www.nouvellescene.com/>

<sup>54</sup> Voir <https://maisondelalitterature.qc.ca/>

réutiliser plus tard. Il y a des thèmes et des sujets qui s'imposent. Dans *Premier quart*, comme je parle beaucoup d'identité, je suis replongée dans mon enfance. J'ai vécu une belle enfance, mais j'ai traversé des moments difficiles, ayant été hospitalisée à plusieurs reprises. Il y a des scènes de ces épisodes qui me revenaient toujours en tête quand j'écrivais, mais je trouvais que ça n'allait pas avec mon premier recueil. J'en ai donc fait un sujet d'écriture pour mon second recueil. Ça ne se passe pas toujours comme ça, mais cette fois, le sujet s'est imposé. Quand j'ai fait ma résidence d'écriture à Québec, l'été dernier, j'ai écrit là-dessus. C'est un sujet qui s'est imposé à moi. Étonnement, aussi, quand j'allais en librairie ou quand des gens me parlaient de livres qu'ils avaient lus, il y avait un lien avec mon sujet.

Dans ce nouveau recueil, donc, je parle de maladie, d'épilepsie — pendant plusieurs années, je faisais des crises d'épilepsie à répétition ; je me suis fait opérer au cerveau pour ça et je n'en fais plus depuis 20 ans —, de perte de contrôle, d'hospitalisation et de mon environnement. Une partie du recueil se passe à la ferme. Je parle aussi un peu du milieu traditionnel (sédentaire, catholique) dans lequel j'ai été élevée. Au début, je pensais me concentrer sur comment ça se passait à l'école et à l'hôpital mais, finalement, c'est devenu une sorte d'écriture post-traumatique. Il y a des traumatismes plus grands que d'autres... Le sujet est très près de moi.

Au départ, j'écrivais pour moi. Est-ce que ça va intéresser les autres ? Je ne sais pas. J'ai besoin d'extérioriser ça et de faire la paix avec certains épisodes de mon passé. Je suis chanceuse d'être artiste parce que même si cela va m'accompagner toute ma vie, écrire là-dessus m'a permis de faire la paix avec ces épisodes et de m'expliquer certaines choses.

Il faut écrire parce qu'on a le goût d'écrire sur un sujet, parce qu'il nous parle et qu'on a le goût de le sortir de notre système. J'écris pour moi et, ce faisant, je vais à ma propre rencontre et à la rencontre des autres.